

Intervention



L'art populaire urbain : les monuments carnavalesques

Guy Durand

Volume 1, numéro 3, 1979

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/57657ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Intervention

ISSN

0705-1972 (imprimé)

1923-256X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Durand, G. (1979). L'art populaire urbain : les monuments carnavalesques. *Intervention*, 1(3), 23–26.

Tous droits réservés © Les Éditions Intervention, 1979

Cet document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

L'art populaire urbain: les monuments carnavalesques

Le Carnaval d'hiver de Québec constitue une fête urbaine moderne, avec toutes les valeurs socio-économiques dominantes dans notre type de société occidentale. Il ne s'agit pas ici de refaire sa genèse ou son procès, allant du mercantilisme à l'exploitation touristique, mais bien d'explorer la dimension ludique de l'imaginaire collectif qui se morcelle en une géographie culturelle particulière. Sous cet angle, je vous invite à une visite inédite des monuments de glace "au pied de la pente douce".

Mettez vos tuques et vos bottes

Parlons et allons voir les monuments de glace édifîés tout le long de la rue Ste-Thérèse du quartier St-Sauveur durant le Carnaval d'hiver de Québec. D'aucuns pourront prétendre qu'un propos de ce genre se teinte aussitôt de "journalisme" ou de "promotion" de cette activité particulière à la grande fête urbaine commerciale de l'hiver.

Néanmoins, en concédant que les "kids kodak" anglo-américains se fondent dans la foule de banlieusards qui gonflent la centaine de milliers de gens qui consomment ces festivités; en concédant à nos "intellecto-gauchistes" le monopole de la dénonciation d'une récupération au profit de petits entrepreneurs locaux; ou encore en dépit des angoisses de sympathie "prolo" d'un quelconque universitaire en mal de proposer une théorie de l'art éphémère — vous savez la glace fond, au printemps —, prenons comme hypothèse de départ, notre tuque, nos mitaines et nos bottes et rendons-nous examiner si une réalité sociale plus spécifique ne se cristalliserait-elle pas par et autour de ces oeuvres populaires d'art urbain.

Éliminons tout de suite une question qui vient de surgir dans votre boîte crânienne: avant de confirmer ou d'infirmer si ces productions ont une valeur esthétique et si elles renvoient à un mode de vivre et de se représenter le monde, propre à la culture populaire urbaine québécoise, commençons à franchir les étapes de ce que j'appelle le "processus du voir".

La fête extérieure

Plutôt que de nous livrer à un effort académique de huilage de concepts afin de s'objectiver derrière une grille d'analyse des oeuvres d'art, insérons nous carrément dans la dynamique vécue de ce phénomène. C'est l'hiver, le froid et la neige; c'est le carnaval en février. Bon, il y a plein de carnavaleux étrangers mais il y a aussi plein de québécois! D'accord, d'accord la classe moyenne, celle qui vient en auto rentabiliser les aires de stationnement ou encombrer les rues, sert de pâture comme clientèle des festivités organisées à l'intérieur (bals, soupers, concerts etc.) notamment dans les grands hôtels. En vérité, c'est la fête urbaine extérieure qui nous intéresse. Que se passe-t-il de si spécial dans les rues ou places publiques?



Au premier chef du monde, beaucoup de monde, des jeunes, des vieux, des familles et des "gangs, des couples et des solitaires qui, par le multicolore de leurs vêtements et la rougeur de leurs joues piquées par le froid ou teintées d'alcool, en arrivent à former un être collectif ludique unique. L'un des fondements de la dynamique culturelle du Carnaval, serait bien ce rite de réconciliation entre la tribu et les éléments de la nature:

- l'eau: courses en canot sur le fleuve
- le feu: gigantesque parade illuminée dans les rues de la ville
- l'air: manipulation formelle du froid par des sculptures sur glace
- le temps: personnification cyclique du temps hivernal de fête par un bonhomme Carnaval qui annonce et termine les réjouissances.

Sans sombrer dans "l'ethnologisme", l'on se rapproche quand même de l'archétype de la nordicité qui nous définit. Toutefois, il m'apparaît primordial de ne pas s'obstruer le regard au point de ne voir les manifestations extérieures hivernales du Carnaval comme unique reflet d'une organisation économique mercantile: vous savez, du pain et des jeux. . . Bien qu'en dernière instance leur structuration en découle, cela vaut la peine de saisir les mécanismes strictement de l'ordre de la Culture (par opposition à l'économie). Ils différencient des modes de représentation et d'expression oscillant entre une culture populaire prolétaire et une culture officielle "savante", le tout baignant dans le magma de la culture dite de masse.

La géographie culturelle de Québec

Alors que nous cheminons bravement à pied et que prend forme l'esprit de notre visite de la rue Ste-Thérèse, il convient d'apercevoir tout de suite les aires culturelles de Québec.

Que notre point de vue de départ soit de Lévis, du pont Pierre-Laporte ou encore des Laurentides, une division fondamentale caractérise la vieille capitale: la Haute-ville et la Basse-ville. Il s'agit là de la plus ancienne frontière culturelle de la vie urbaine: des romans de Lemelin aux chansons de Lelièvre, elle demeure

encore vivace malgré l'apparition de banlieues d'ailleurs en extension socio-économique avec la dichotomie initiale. Autant pour les "Mulots" qui osculaient comme un destin le "Cap" qui les maintenaient "au pied de la pente douce"⁽¹⁾, autant pour beaucoup de citoyens actuels des paroisses St-Malo, St-Sauveur, St-Roch, Limoilou, une appartenance concrète détermine un vécu populaire différent de celui de la Haute-ville, espace de la culture savante dominante.

Ne prenez pas cette affirmation pour un dogme; surtout qu'elle simplifie volontairement la géographie culturelle d'une ville. Mais comparons quand même les "lieux de l'Homme" qui jalonnent les rives de la St-Charles à ceux qui dominent du Cap Diamant au Cap-Rouge, sans oublier ceux plus caractéristiques des nouvelles banlieues (Charlesbourg, Orsainville, Sillery, Giffard etc.). Comme mesure "objective", retenons comme définition les endroits ou institutions qui attirent le monde, dont on parle ou bien qui produisent du social.

Géographie culturelle de Québec et institutions correspondantes		
HAUTE-VILLE culturel dominante	BASSE-VILLE culture populaire	BANLIEUES culture de masse
Grands Hôtels	Papier Reed	Place Laurier
Edifices gouvernementaux	C.L.S.C. Basse-ville	Place Ste-Foy
Grand Théâtre	Incinérateur	Place Québec*
Plaines d'Abraham	Rivière St-Charles	Place Fleur-de-Lys
Musée	Colisée et l'expo	Mail St-Roch*
Université Laval	Rue Ste-Thérèse	Place Lebourgneuf Place la Canardière Galerias Charlesbourg

Si l'on ignore volontairement l'universalité* des lieux de services qui témoignent du vécu de consommation de masse, il nous est possible de replacer notre recherche de la spécificité de la culture populaire urbaine à la Basse-Ville, et par opposition aux institutions dominantes du pouvoir du Capital, du politique et du savoir, à la Haute-Ville. Encore une fois, j'insiste sur le fait que la réalité sociale n'est pas aussi tranchée: elle est mobile, comme les déménagements du reste.

La Culture "Hautaine"

La Haute-Ville se définit comme l'espace de la circulation culturelle dominante: ses institutions s'étalent en ligne droite, du Quartier latin à Ste-Foy. En premier lieu, les gros hôteliers, symboles du Capital multinational étranger et du pittoresque "french style" que l'on vend depuis belle lurette à nos visiteurs. Sous le couvert du patrimoine, nos deniers ont même servi à leur reconstituer une "Place royale". Hilton, Lowes, Pacific Canadian, Trizec, Delta sont synonymes du capital des services culturels. Tout près, et du même style bétonné, suivent les "complexes" de la technobureaucratie de l'Etat québécois, premier employeur et mère, si je puis dire de la classe moyenne du grand Québec. Ce qui fait vivre le menu "dîner d'hommes d'affaires" des restaurants groupés à ses pieds, sans parler des bars. . . Voilà pour les symboles fondamentaux du pouvoir: l'argent et le politique.

Ce qui nous amène à la bâtisse de l'art représenté: le Grand Théâtre. Il a les défauts de ses qualités, des lundis du Conservatoire gratuit, du théâtre-midi pas cher, il loge le Trident et, s'offre des grands spectacles de \$6 à \$12 le billet qui nous arrivent en "primeur" de Montréal.

Si l'on fait un crochet sur les plaines d'Abraham, on perçoit l'auguste Musée, écartelé à promouvoir le patrimoine, faire le constat de ce qu'apprenne les étudiants en art et à exposer son rattrapage vis-à-vis l'art contemporain. Pour l'amour de Bourdieu, disons que c'est le lieu de l'art officiel.

Puisque la vocation du Quartier latin a dû céder ses humanités de l'enseignement universitaire et les remplacer par les débits alcoolisés de plaisirs: le grand déménagement de l'Université Laval, pris de vertige style campus U.S.A., nous renvoie à l'autre bout de la ligne. Dès lors, les villes de notables, comme Ste-Foy et Sillery reçurent leurs lettres de créance. Savoir scientifique, expertise rationnelle, voilà le siège productif de la culture savante, complément du Capital et du Politique.

On situe donc géographiquement les valeurs dominantes de l'idéologie officielle: examinons brièvement comment ceux-ci façonnent et définissent selon leurs intérêts le vécu populaire:

- L'industrie touristique: - une spécificité à vendre aux touristes
- une source de main-d'oeuvre
- L'Etat: un Livre Blanc sur la Culture qui camoufle sa collusion avec les sphères de la culture savante sous le couvert de promouvoir une culture populaire vivante
- le Grand Théâtre: de temps à autre, un spectacle de vaudeville (Ti-Gus et Ti-Mousse) pour se donner des airs démocratiques
- Le Musée du Québec: une exposition en 1975 de l'art populaire québécois, tel que répertorié et défini par l'expertise des universitaires
- L'Université Laval: la folklorisation de la vie populaire est devenu l'objet d'une pratique "scientifique": l'Ethnologie traditionnelle. Appropriation par la censure.

La basse culture

Descendons à la Basse-Ville, peut importe la côte. Dans un passé récent on aurait pu la définir en termes de paroisses, maintenant on parle de quartiers qui conservent toutefois leur appellation religieuse (St-Roch, St-Sauveur, St-Malo etc.). Ils se rattachent tous à une rivière St-Charles d'abord polluée par l'Anglo Pulp et dépolluée par l'Etat (nos impôts). Aujourd'hui, au changement de nom de l'Entreprise (Papier Reed), on accole le problème de la pollution atmosphérique. Une constante demeure cependant, cette papeterie est toujours le premier employeur privé de Québec. Ce qui nous vient à l'esprit pour parler de la vie quotidienne de ces quartiers, ce sont d'abord une large part de problèmes sociaux dus à une urbanisation pro-banlieues: je pense par exemple, à la relocalisation à Place Bardy de plusieurs familles moins nanties pour faire place à l'autoroute Dufferin. Nos planificateurs urbains ont raisonné comme ceux du B.A.E.Q. en Gaspésie: on a tenu pour résiduel la dimension appartenance dans les projets de relocalisation. Tandis que le garage d'autobus de la CTUQ maintient le degré d'oxide de carbone élevé dans St-Malo, l'incinérateur municipal dans Limoilou s'occupe de donner un coup de gaz aux vapeurs sulfureuses de Reed Paper. Pour ce qui est des autres misères et tracasseries, le CLSC, le Cegep Limoilou et quelques organismes de conscientisation — qui mélangent bénévolat et politisation— oeuvrent progressivement. Voilà pour l'air frais! Inspirons profondément. . .

Mais revenons froidement à ce qui flotte dans l'air, soit ces thèmes ludiques à incidence collective que colportent telles activités ou lieux. On pourrait prendre comme raccourci le trio suivant: sport, char, bière. Ce qui nous introduit directement à certains

lieux culturels majeurs de la vie populaire de la basse-ville: le parc de l'Exposition (Colisée et piste de courses de chevaux); les garages du coin; les épiceries de rue; les salles paroissiales et finalement la rue ce qui nous maintient à l'extérieur avec, comme extension des veillées sur la galerie, la rivière gelée en hiver et les monuments de glace qui transforment la rue en un lieu de l'art culturellement cohérent avec le vécu populaire qui l'engendre, même à l'intérieur du Carnaval. Nous sommes presque arrivés sur la rue Ste-Thérèse, mais auparavant examinons encore ces lieux de culture populaire urbaine du point de vue esthétique.

- Le Colisée:
le hockey et ses héros de tragédie théâtrale, répétant incessamment le même scénario mais dont la presse sportive restitue les émotions d'une tradition orale bien articulée dans les tavernes, à l'ouvrage ou dans les lignes ouvertes radiophoniques.
- L'Exposition provinciale:
avec ses animaux, sa foire foraine et souvent le Cirque. Cela constitue un amalgame étonnant d'un univers symbolique de la populace en droite ligne avec le Moyen-Age.
- La piste de courses de chevaux et les bingos:
le jeu de l'espoir du gain modeste pour gens modestes, le tout teinté de rencontre de voisinage.
- Les garages, ruelles et épiceries du coin:
selon les âges, on y refait le monde que ce soit en gang d'adolescents entre adultes à propos des autos que l'on doit conserver le plus longtemps possible, ou encore "placoter" quelques bribes sur la santé, la maladie et la mort de ceux qui sont autour. Se tisse aussi dans ces endroits une quotidienneté qui échappe à l'oeil du savant mais rarement aux tripes de celui qui les vit.

Alors que les lieux culturels de la Haute-Ville ont d'abord comme fonction de concevoir, de reproduire — par des itinéraires, par la planification, par le scénario, par l'inventaire et l'analyse—, selon les valeurs dominantes de la communication d'une "société technobureaucratique de consommation dirigée"(2), ceux de la Basse-Ville s'insèrent davantage dans une quotidienneté vécue. Pas étonnant de retracer ces événements hors du temps planifié par d'autres; pas étonnant d'y découvrir de faux drames qui masquent souvent une condition qui pourrait prendre les traits de l'aliénation de classe. Mais ce n'est pas de cette avenue dont nous sommes à la recherche: nous voulons visiter une rue fissurant cette tendance au contrôle totalitaire. Tenter de repérer un droit à la différence populaire irréductible au statut de dominé. Nous pouvons visiter les monuments de glace.



Notre "processus du voir" inclut d'emblée ces oeuvres de neige et de glace dans leur milieu ambiant; on y décèle encore les conditions matérielles de vie qui les entourent— maisons, rues, quartiers etc.—. Aussitôt entrés sur la rue Ste-Thérèse que nous sommes littéralement plongés dans la multitude de visiteurs. Laissons-nous écarquiller les yeux au même rythme que la plupart de ces personnes qui nous côtoient. A gauche, à droite, les monuments. Attention les puristes, vous n'êtes pas au Musée! Et l'expertise? Sommes-nous en présence d'oeuvres urbaines d'art populaire? Elle revient celle-là. Vous commencez à douter de l'opposition binaire Haute-Ville/Basse-Ville en termes d'aires de culture. Laissez-moi vous rappeler une modalité du Carnaval qui va vous réchauffer l'intellect autant qu'une gorgée de "caribou de la SAQ".

Je pourrais me limiter à l'exemple de la situation du monument officiel de cette fête, soit le château — de plus en plus en carton soit dit en passant — toujours édifié à la Haute-Ville parmi les institutions officielles de la société. Ce n'est pas convaincant.

Depuis quelques années les autorités du Carnaval organisent un concours professionnel de sculptures sur glace d'envergure internationale. Il y a des prix en argent, les artistes sont identifiés, et le tout a lieu à la Haute-Ville, en face du parlement. Pour ce qui est de la rue Ste-Thérèse à la Basse-Ville, ayant déjà une tradition de monuments de glace anonymes et sans compétition de gain, on a consenti à ce que les préliminaires aient lieu à cet endroit. Il ne s'agit pas là d'un drame de mépris mais plutôt de l'illustration concrète de deux univers de valeurs cohabitant dans le même espace/temps de la fête urbaine:

- la pratique officielle: statut professionnel, compétition, récompense
- la pratique populaire: processus ludique d'un imaginaire récupéré comme attraction par la gestion mercantile du Carnaval.

Un schéma de compréhension commence à prendre forme à propos des formes, thèmes, et slogans dont rendent compte les diverses oeuvres.

Les monuments

La "rue du Carnaval" demeure, avec les défilés de chars allégoriques, une des véritables manifestations extérieures de participation collective (visionnement de masse gratuit) et de symbolisation populaire de la culture urbaine de Québec.



Les monuments définissent un art populaire urbain certes, mais rendu à un point de jonction et d'absorption par l'institutionnalisation de la culture officielle (ex. inscrit dans le cadre d'une fête surtout commerciale) et des représentations de la culture de masse. Ces points de fusion se traduisent notamment par la venue d'exécutants non populaires (ex. des gars d'architecture) et des oeuvres carrément commerciales (ex. McDonald, gin De Kuyper), sans oublier des thèmes véhiculés par les massmédia (ex. personnages de Star Wars, Jaws).

Mais lorsque l'on s'attarde au mode de production, à la technique, aux motifs, déjà une pratique inédite se distingue. Au clan familial, de voisins ou d'amis se greffe une activité de divertissement et d'adresse communautaire. Les thèmes vont de la mort aux animaux, aux monstres, voitures, indiens etc.

En droite ligne avec la tradition communautaire traditionnelle, les monuments de la rue Ste-Thérèse nous renvoient à l'album culturel non institutionnalisé comme mémoire du vécu. Ils participent d'une histoire épisodique de vie proche de la bande dessinée.

Ouf! Les aiguilles de la froidure provoquent la morve au nez. Il est temps de rentrer ou de sombrer dans la chaleureuse illusion de l'alcool. Surtout que la noirceur arrive tôt, même si les journées rallongent quelque peu.

En guise de conclusion: du populaire à sa connaissance

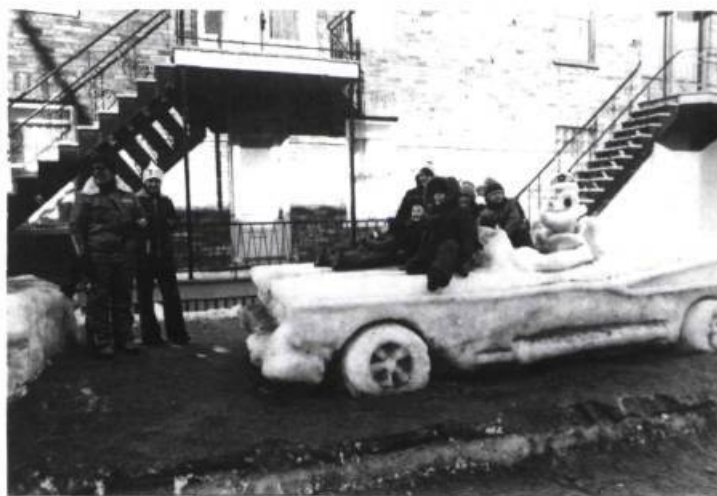
Ce n'est pas une visite descriptive j'en conviens: aucune analyse technique ou thématique précise. Rien de monographique quoi. En fait, il s'agissait de restituer une cohérence globale à propos de produits culturels dits d'art.

Sous-entendu lors de cette visite, amorcer une compréhension de la culture populaire urbaine à partir de l'examen de son esthétique. Notre regard postulait le fait que cette pratique artistique — ici les monuments — provient de la totalité culturelle qui l'encadre.

L'art populaire doit être considéré comme l'imaginaire et la stylisation matérielle de la culture du même nom. En effet, ces produits caractérisent un vécu social précis. Ils témoignent matériellement et symboliquement des représentations sociales qui guident les conduites et les échanges de tous les jours pour les individus issus des groupements populaires. Le statut d'une telle pratique: la marginalité ou la récupération.

Car l'intérêt renouvelé pour l'art populaire est trompeur. Il véhicule un projet utopique dont nous ne sommes pas dupe malgré cet article. L'art populaire ne peut pas devenir une contre-pratique révolutionnaire vis-à-vis l'art officiel (celui des écoles de Beaux-arts, de l'Histoire de l'Art, des musées, des galeries, des revues etc.), quoiqu'en pense Mikel Dufrenne. Lors d'un récent voyage au Québec, ce dernier estimait possible au Québec l'osmose de l'art et de la quotidienneté dans une auto-gestion de la création par des non-artistes.

En vérité, la nature dispersée, discrète et anonyme de l'art populaire détermine des limites et des contradictions: l'examen des motifs est explicite sur ce fait. Tout au plus une prise de conscience de son existence et de sa valeur communautaire nous renvoie à une réalité beaucoup plus vaste: celle des institutions culturelles et de leurs normes de classes inavouées.⁽³⁾



Le dilemme prend forme: seul un changement socio-culturel global modifiera le statut de marginalité de l'art populaire contemporain. Si nous sommes en présence d'un ferment d'utopie, il faut comprendre que sa radicalisation externe, même par une avant-garde artistique politisée, risque de perpétuer comme un résidu l'essence même de cette forme esthétique dans la société québécoise.

— Photo Brigitte Ostiguy

Guy Durand

Références:

- (1) Lemelin, Roger, *Au pied de la pente douce, Québec Institut littéraire de Québec, 1953, 332 p.*
- (2) Lefebvre, Henri, *La vie quotidienne dans le monde moderne Idées 162, 1968, 376 p.*
- (3) Vacher, Laurent-Michel, "Art populaire, art de lutte", dans *Pamphlet sur la situation des arts au Québec. Montréal, L'aurora p. 100 - 105.*

DEMANDEZ LA CARTE D'ESCOMPTE



**librairie
pantoute**

1196 St. Jean, Québec. 694.9748